

Complainte de Michelin

Melodia: Louis Malan
Trascr.: F. Ghisi

Pont Vieux di Luserna,
val Pellice



Je suis parti un matin — de notre voisinage
Par la Val Saint-Martin — faire un petit voyage.
Des soldats bien armés — au service du roi
M'ont pris au Pomaret — un samedi au soir.

Ils m'ont mené soudain — avec exactitude
A la Pérouse enfin — devant un certain juge.

Là j' fus examiné — et dépouillé aussitôt.
Exactement fouillé — et mis dans le cachot.

Là je ne fus assisté — d'aucune nourriture,
Mon corps en frémissait — à la rude froidure.
J'étais abandonné — des parents, des amis,
Et tout environné — de cruels ennemis.

Les enfants, le matin — venaient devant ma porte
Me disant: «Michelin, — dites, de quelle sorte,
Comment vous portez-vous? — Avez-vous bien dormi?
Nous avons vu le loup; — ne vous a-t-il point pris?»

Quelques-uns me portaient — des raisons déshonnêtes;
Les autres me disaient: — «La Chanson de l'Assiette
Ne la chantez-vous plus — avec votre violon?
Chantez: vous gagnerez — deux ou trois picaillons».

Quand les archers venaient — pour ouvrir cette porte,
A peine qu'on pouvait — se défendre à la force
Du peuple qui venait — pour se moquer de moi
En feignant de venir — seulement pour me voir.

«S'il se faisait chrétien, — ils se disaient l'un l'autre,
On lui ferait du bien; — mais il n'est pas des nôtres.
Depuis qu'il ne veut pas — changer de religion
On va le laisser là — périr dans la prison».

«Que peut-il avoir fait — ce pauvre misérable
Pour être renfermé — dans ce lieu déplorable?»
Un autre lui disait: «C'est pour avoir vendu
Des livres des Barbets — qui étaient défendus».

«Dites-moi, sans mentir, — que croyez-vous qu'on lui fasse?»
«On le va faire mourir, — il n'aura point de grâce.
S'il renonce à Calvin — et à sa religion
On coupera chemin — à sa condamnation».

«Croyez-vous que cela — le tire hors des affaires?»
«Oui, car il y aura — des prêtres ou des pères
Qui pour lui supplieront — en écrivant au roi;
Cela le tirera — hors de ce désespoir».

Et moi qui écoutais — cette fausse canaille,
Mon corps en frémissait — beaucoup dessus la paille.
Leurs discours m'apportaient — des horribles frayeurs;
J'en étais pénétré — de trouble jusqu'au coeur.

Les soucis, les chagrins, — la douleur, la faiblesse
De mon coeur (affaibli) — se rendaient déjà maîtres.
J'étais si accablé! — Sur leurs mauvais désirs
Enfin, je tomberai, — plutôt que de périr.

Mon corps était abattu, — ma force évanouie.
Hélas, je n'étais plus — qu'un petit peu en vie!
Mon corps encor' vivant — résiste aux tentations,
Me disant dans ce temps — qu'il nous faut tenir bon.



Il colportore valdese.

Dans de telles occasions — l'Éternel nous appelle
Pour voir si nous serons — pour Lui fermes et fidèles.
Qui espère en Dieu vivant — jamais ne périra:
J'espérerai en Lui — il me délivrera.

Dans mon cœur je disais: — faut-il qu'en cette vie
Je sois abandonné — de toute ma patrie?
Y a-t-il pas plus un — d'aucune religion
Qui veuille avoir pour moi — aucune compassion?

A force de gémir — parmi ces infidèles
On me vient secourir — de quelque bagatelle:
On m'apporta de l'eau — avec un peu de pain,
Me disant: «Michelin, — avez-vous beaucoup faim?»

Moi j'étais accablé — et rempli de froidure.
Je ne pouvais avaler — ni prendre nourriture.
J'ai bu un peu de l'eau — et j'ai laissé le pain,
Ne le pouvant manger — par l'excès du chagrin.

Quelque brave chrétien — par dedans cette race
Prit pourtant à la fin — pitié de ma disgrâce:
On me porte un bouillon — pour en tremper mon pain,
Dans la même occasion — un plein verre de vin.

Quelqu'autre habitant, — ayant vu ma traverse,
Me fit encore présent — d'une vieille couverture
Pour en couvrir mes pieds — que j'avais amortis,
Ou bien j'aurais gelé — dans ce cachot maudit.

J'avais encore préservé — mes boutons de chemise
Qu'on m'avait pas trouvés — dans leur mauvaise prise.
Je les ai envoyés, — comme ils étaient d'argent,
Pour me faire apporter — quelque soulagement.

L'on m'a porté d'abord — à manger et à boire;
Et j'ai repris aussitôt — mon esprit et ma mémoire.
Je me reconsolai — dans mon affliction;
Alors j'ai composé — deux couplets de chanson.

Croyant avoir mis fin — à mon inquiétude:
Mais mon tourment soudain — revient encor plus rude:
On me vient suborner — plus fort qu'auparavant
Pour me faire amener — dans un lieu plus méchant.

Le même lendemain — on me fit comparaître
Devant le châtelain — en présence de prêtres;



Donne che hanno abiurato il calvinismo.

L'on me dit: «Croyez-moi, — mon très cher Michelin,
Venez à notre loi; — ceci ne sera rien!

Car si vous ne quittez — votre loi hérétique,
On va vous châtier — à rigueur de justice:

Votre corps périra — dedans une prison,
Et l'on confisquera — toute votre maison».

«Ma maison est au ciel; — je n'ai rien sur la terre
Qu' des ennemis cruels — qui m' viennent faire la guerre.
Et quand j'aurais perdu — mon corps et tout mon bien,
Mon âme, devant Dieu, — ne perdra jamais rien».

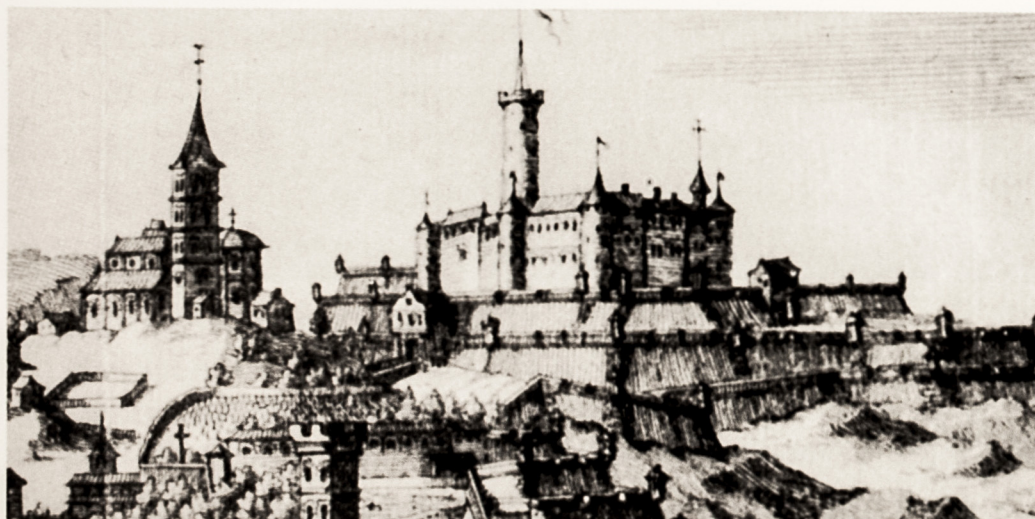
Alors j'ai rebuté — leurs discours, leur langage;
Ils ne m'ont pas voulu — écouter davantage.
De me catholiser — que l'on m'en parle plus:
J'aime mieux endurer — tant qu'il plaira au bon Dieu.

L'on me fit tout d'abord — à Pignerol conduire,
Pour affliger mon corps — et vouloir me détruire,
Dans un cachot affreux — où je fus renfermé
Avec des malheureux — qui étaient enchaînés.

Je fus à Pignerol, — sans manger et sans boire,
Enfermé aussitôt — dans une prison noire.
Me voici sans argent, — sans secours, sans moyens,
Sans aucun aliment — pour me faire aucun bien.

J'étais pour défaillir — dans ce lieu de misère;
Quand je vois venir — ma femme avec mon frère,
Venir me secourir — par la grâce de Dieu,
Ou bien j'allais finir — mes jours en ce lieu.

Ce fut un vendredi — que j'ai eu l'avantage;
Et le dimanche aussi — dans le même esclavage
Mon frère et mon beau-fils — me venaient soulager,
Mais ce geôlier maudit — leur refusa d'entrer.



La fortezza-prigione di Pinerolo nel 1690.

Ah, que je fus accablé — d'entendre ces nouvelles,
De ne pouvoir parler — à mes parents fidèles
Qui viennent par compassion — et pour me consoler.
Pour ma consolation — il m'a fallu pleurer.

Mon tourment augmentait — tous les jours davantage,
Quand ma femme venait — faire ce voyage
Sans pouvoir me parler — ni seulement me voir.
Cela me fit tomber — dans un grand désespoir.

Dans mon affliction — je tombai en défaillance:
J'ai perdu la raison — et la reconnaissance.
Me promenant, d'abord — je tombai de mon long;
On me leva pour mort — du fond de ma prison.

Quelque jour précédent — on me dit au plus vite:
«N'êtes-vous pas content — de vivre en catholique?»
Vous nous l'avez promis — un de ces jours passés.
Il vous faut faire ainsi — pour être delivré».

«Monsieur, je n'entends rien — de ce que vous dites!»
On me répond soudain: — «Vous faites l'hypocrite!
Pourtant, si vous voulez — sortir de la prison,
Il vous faut profiter — de cette occasion».

J'ai pensé dans mon coeur: — un peu de patience!
Nous aurons du Seigneur — secours et assistance.
Quand il plaira au Bon Dieu — nous aurons le moyen
De sortir de ce lieu — sans suivre leur dessein.

Puis, un heureux matin, — j'entendis un langage
Qui me dit: «Michelin, — voici qu'on vous dégage».
J'étais pas endormi, — j'ai répondu d'abord
Lui disant: «Me voici!» — Et l'on m'a mis dehors.

Rendons grâce au Seigneur — dans Sa toute-puissance,
Qui m'a comblé d' l'honneur — de souffrir en patience!
Que ceux qui auront usé — pour moi la charité
Dieu les fasse jouir — de sa félicité!

Testo pubblicato in F. GHISI - E. TRON, *Anciennes chansons vaudoises*, Torre Pellice, Società d'études Vaudoises, 1947 (conforme a precedente pubblicazione a cura di T. GAY in «Bulletin de la Société d'Histoire Vaudoise», 1906, dove si dichiara il testo proveniente da manoscritto anonimo datato 1752, oggi perduto).

Un mattino sono partito dai miei paraggi / per fare un piccolo viaggio in Val Germanasca. / Dei soldati al servizio del re, armati fino ai denti, / mi hanno arrestato a Pomaret-

to un sabato sera. // Mi hanno portato all'improvviso / a Perosa, per la precisione, davanti a un certo giudice. / Là fui interrogato e ben presto spogliato di tutto, / accuratamente perquisito e chiuso in cella. // Non ebbi il conforto di cibo alcuno, / il mio corpo rabbriviva al freddo pungente. / Ero abbandonato da parenti ed amici, / e attorniato da ogni parte da crudeli nemici. // I ragazzi, al mattino, venivano davanti alla mia porta / dicendo: «Michelin, dite, / come ve la passate? / Avete dormito bene? / Abbiamo visto un lupo, non vi avrà mica portato via?» // Qualcuno mi faceva falsi ragionamenti, / altri mi dicevano: «non cantate più / la canzone dell'Assietta col vostro violino? / Cantate, guadagnerete qualche soldo». // Quando vennero gli arcieri ad aprirmi la porta, / a fatica riuscii a liberarmi / dalla folla che veniva per schernirmi, / fingendo di venire soltanto per vedermi. // «Se si facesse cristiano — si dicevano l'un l'altro — / sarebbe meglio per lui; ma non è dei nostri. / Siccome non vuol cambiare religione / lo lasceranno marcire in qualche prigione». // «Cosa può aver fatto, quel poveraccio, / per essere rinchiuso in quel luogo di dolore?» / Un altro rispondeva: «È per aver venduto /



libri dei Valdesi, che erano proibiti». // «Ditemi sinceramente, cosa credete che gli faranno?» / «Lo metteranno a morte, non gli faranno grazia. / Se rinuncia a Calvino e alla sua religione / la sua condanna sarà revocata». // «Credete che ciò lo tirerà fuori dai guai?» / «Certo, perché ci saranno dei preti o dei padri [sacerdoti o monaci] / che scriveranno suppliche al re; / questo lo salverà dalla disperazione». // Ed io, che ascoltavo quella falsa canaglia, / fremevo in tutto il corpo, steso sopra la paglia. / I loro discorsi mi procuravano brividi tremendi; ero dominato dal terrore fin nel profondo del cuore. // I crucci e le preoccupazioni, il dolore e la debolezza, / si impadronivano del mio (povero) cuore. / Ero desolato! // Infine cederò sotto il peso / dei loro malvagi desiderii, piuttosto che morire. // Il mio corpo era così abbattuto, la mia forza svanita, / che ero ben poco vivo! / La parte di me ancora in vita resiste alle tentazioni, / dicendomi che di questi tempi bisogna tener duro. // In queste occasioni l'Eterno ci chiama / per vedere se saremo saldi e fedeli a Lui. / Chi spera nell'Iddio vivente non morirà mai: / io porrò la mia speranza in Lui, sarà la mia salvezza. // Nel cuore mi dicevo: è possibile che in

questa vita / io sia abbandonato dalla mia patria? / Non c'è più alcuno, di qualsiasi religione, / che voglia avere per me un po' di compassione? // A forza di lamentarmi in mezzo a questi infedeli / mi portarono in soccorso qualche sciocchezza: / mi diedero dell'acqua con un po' di pane, / dicendomi: «Michelin, avete molta fame?» // Ero prostrato e morto di freddo, / non potevo inghiottire né prendere cibo. / Bevvi un po' d'acqua e lasciai il pane / non potendolo mangiare per il gran dolore. // Qualche buon cristiano in mezzo a questa gente / ebbe infine pietà della mia disgrazia: / mi portò del brodo per inzupparvi il pane / e, nella stessa occasione, un bicchiere pieno di vino. // Qualche altro abitante del posto, avendo visto le mie condizioni, / mi regalò una vecchia coperta / per coprimi i piedi che non sentivo più, / essendo gelati in quella cella maledetta. // Avevo conservato i bottoni della camicia, / che non mi avevano trovato quando ero stato preso. / Glieli ho mandati, dato che erano d'argento, / per farmi portare qualche conforto. // Mi hanno di nuovo portato da mangiare e da bere; / e ho riacquistato in fretta spirito e memoria. / Ero un po' consolato, nel mio dolore, / e composi due strofe di canzone. // Credevo di aver messo fine alla mia inquietudine: / ma l'angoscia ritorna all'improvviso ancora più forte: / mi domina ancor più di prima, / per condurmi in luoghi peggiori. // Il mattino dopo mi fecero comparire / davanti al castellano, in presenza dei preti; / mi dissero: «Credetemi, carissimo Michelin, / entrate nella nostra fede, sarà cosa da poco!» // «Poiché, se voi non abbandonate la vostra fede eretica, / sarete condannato a termini di legge: / il vostro corpo morirà in una prigione / e i vostri beni saranno confiscati». // «La mia casa è in cielo, non ho nulla su questa terra, / tranne crudeli nemici che mi fanno guerra / e, quando avrò perso il corpo e tutti i miei averi, / la mia anima non perderà mai nulla davanti a Dio». / Allora ho respinto i loro discorsi, il loro stesso linguaggio, / essi non hanno voluto più ascoltarmi. / Non mi si dica più di farmi cattolico: preferisco resistere finché piacerà a Dio. // Tutt'a un tratto mi fecero trasferire a Pinerolo, / per mortificare il mio corpo / fino alla distruzione / in un'orrenda cella dove fui imprigionato / con degli sventurati che giacevano in catene. // Rimasi a Pinerolo senza mangiare né bere, subito rinchiuso in una buia prigione. / Eccomi senza soldi, senza soccorsi né mezzi, / senza nessun conforto di cui abbia bisogno. // Stavo per soccombere in questo luogo di miseria; / quand'ecco vedo venire mia moglie e mio fratello / a portarmi soccorso per grazia di Dio, / altrimenti avrei finito i miei giorni laggiù. // Fu un venerdì che ebbi la bella sorpresa; / e anche la domenica, nello stesso carcere, / mio fratello e mio genero eran venuti a consolarmi, / ma quel maledetto carceriere non li lasciò entrare. // Come fui addolorato quando venni a saperlo, / di non aver potuto parlare ai miei fidi parenti / che venivano per compassione e per consolarmi! / Ho avuto bisogno di piangere per darmi pace. / Il mio tormento cresceva di giorno in giorno, / quando venne mia moglie a farmi visita / senza potermi parlare e neppure vedere. / Questo mi fece cadere in un grande sconforto. // Nel mio dolore precipitai nell'angoscia; / persi la ragione e la fiducia. / Passeggiando lì intorno caddi lungo disteso; / quando mi alzarono dal pavimento della prigione mi presero per morto. // Qualche giorno prima mi avevano detto in tutta fretta: / «Non siete contento di farvi cattolico? / Ce l'avete promesso un po' di giorni fa. / Bisogna che lo facciate subito per essere liberato». // «Signore, non capisco una parola di quello che dite!» / Mi rispondono subito: «Siete un ipocrita! / Comunque, se volete uscire di prigione, / dovete approfittare di questa occasione». // Ho pensato in cuor mio: un po' di pazienza! / avremo dal Signore assistenza e soccorso. / A Dio piacendo avremo la possibilità / di uscire da questo luogo senza accettare le loro proposte. // Poi, un bel mattino, ho ascoltato una voce / che diceva: «Michelin, eccoci a liberarvi». / Non stavo dormendo, ho risposto subito / dicendo: «Eccomi!» e mi hanno buttato fuori. // Rendiamo grazie al Signore nella sua onnipotenza / che mi ha riservato l'onore di soffrire con pazienza! / Quelli che avranno speso la loro carità per me, / che Dio li renda partecipi della sua gioia!